

RTP 620p

à M^r Salomon Reinach

Hommage impresse

Fernand Bouvenot

A propos d'un vers

d'André Chénier



PARIS

JUIN MCMIII

Bibliothèque Maison de l'Orient



129773

520p

RTP

RTP 6207



A propos d'un vers



d'André Chénier



PARIS

JUIN MCMIII



POUR LE MARIAGE

DE

MONSIEUR ANDRÉ MAREUSE

NÉ A PARIS (ILE-DE-FRANCE)

ET DE

MADemoiselle VALENTINE ARTUS

NÉE A PORT-LOUIS, ILE MAURICE

(ANCIENNE ILE DE FRANCE)

23-25 Juin 1903.



A propos d'un vers d'André Chénier



MON CHER ANDRÉ,

Sans doute, l'heure n'est guère propice à vous entretenir de questions littéraires, et vous avez d'autres préoccupations, bien plus agréables; mais rassurez-vous. c'est d'*Elle* qu'il s'agit, — et ce qui me rassure moi-même, c'est qu'il ne saurait vous déplaire de voir intervenir, au jour de votre mariage, ANDRÉ CHÉNIER et ALFRED DE MUSSET, ces deux chantres exquis de la beauté féminine.

Vous connaissez, — qui ne connaît? — la très belle pièce de vers que Musset a, par antiphrase, intitulée : *Une soirée perdue*. Le poète est au Théâtre-Français; on joue *le Misanthrope*. Il y est seul, dit-il, ou presque seul. Il écoute, il est sous le charme, et cependant, son regard erre au hasard sur la salle.



*Enfoncé que j'étais dans cette rêverie,
Çà et là, toutefois, lorgnant la galerie,
Je vis que, devant moi, se balançait gaïment
Sous une tresse noire un cou svelte et charmant :
Et, voyant cet ébène enchâssé dans l'ivoire,
Un vers d'André Chénier chanta dans ma mémoire,
Un vers presque inconnu, refrain inachevé,
Frais comme le hasard, moins écrit que rêvé.
J'osai m'en souvenir, même devant Molière ;
Sa grande ombre, à coup sûr ne s'en offensa pas ;
Et, tout en écoutant, je murmurais tout bas,
Regardant cette enfant qui ne s'en doutait guère :
« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
« Se plie, et de la neige effacerait l'éclat ».*

Cette réminiscence doublement poétique, chacun de nous a dû l'avoir comme moi, en voyant la charmante jeune fille qui devient votre compagne, et, devant « cet ébène enchâssé dans l'ivoire », se répéter tout bas :

« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
« Se plie, et de la neige effacerait l'éclat ».

Puis, dans une antithèse qui fait la beauté de la pièce, Musset s'indigne avec Alceste contre les mœurs de son temps ; il voudrait, lui aussi, « ramasser le fouet de la satire », et le couplet se termine par quelques vers, les plus éloquents peut-être qu'ait inspirés le génie de Molière.

Mais l'obsession délicieuse reprend vite le dessus, et le poète avoue que, cédant à sa rêverie, il a suivi jusqu'à sa porte la gracieuse enfant :

*Le spectacle fini, la charmante inconnue
Se leva. Le beau cou, l'épaule à demi-nue,
Se voilèrent; la main glissa dans le manchon;
Et lorsque je la vis au seuil de sa maison
S'enfuir, je m'aperçus que je l'avais suivie.*

Musset avait trente ans lorsqu'il écrivit ce petit chef-d'œuvre. Il est, en effet, daté de 1840 et du mois de juillet¹; cela explique mieux que « le manchon » ce retour modestement pédestre, cause de l'inconsciente indiscretion de l'auteur. Quant au poème, en dépit de ses soixante-trois ans, il pourrait être d'hier, car les sentiments qu'il exprime sont de ceux qui ne vieillissent jamais.

Où donc retrouver ce vers « presque inconnu... moins écrit que rêvé » ? On le chercherait vainement dans l'édition des *Œuvres complètes* de Chénier,

1. On peut même préciser le jour de la représentation qui l'inspira. En effet, *le Misanthrope* ne fut joué à la Comédie-Française que trois fois dans le cours de l'année 1840 : en juillet, octobre et novembre. La représentation de juillet eut lieu le 14, pour les débuts de M^{lle} Restout (Célimène) avec Perrier (Alceste), Saint-Aulaire (Philinte), Maimvielle (Oronte), Mirecour (Acaste), Maillart (Clitandre), Régnier (Dubois); M^{lles} Rabut (Eliante) et Mante (Arsinoé). La recette s'éleva à 403 fr. 30, avec deux spectateurs payants au balcon, cinq à l'orchestre, onze à la première galerie, etc.



publiée en 1819 par Henri de Latouche. Le fragment du trop court poëme auquel il appartient a été donné tout d'abord, avec huit autres pièces inédites, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1833, — où, sept ans plus tard, le 1^{er} août 1840, devait être imprimée, pour la première fois, *Une soirée perdue*; — il y est accompagné de ce bref commentaire: « ... Nous avons cité le canevas de l'élegie des « *Deux colombes*; les artistes y verront, en quelque sorte, l'œuf sacré avant l'éclosion. Il y a à profiter « aux canevas les plus informes des maîtres: c'est le « commencement tout intime de leur pensée ».

Quelques jours plus tard, la pièce figurait, sans titre, au tome II des *Œuvres posthumes inédites d'André Chénier* (Paris, Charpentier, Renduel, 1833, in-8°).

L'édition de 1840 (Charpentier, in-12) la classe parmi les « Fragments d'idylles », et lui donne pour titre: *les Colombes*; elle y est accompagnée, pour la première fois, de ces brèves notes en prose par lesquelles Chénier avait coutume de fixer sa pensée et de relier entre elles les parties inachevées de ses poésies. Becq de Fouquières, dans l'*édition critique* de 1862, la range au nombre des Idylles (n° IX), et dans la « nouvelle édition » publiée en 1881, pour la *Petite Bibliothèque Charpentier*, parmi les Bucoliques (n° XIV).

Voici le texte fourni par cet érudit, texte préférable à celui que donne (sans titre), sous le n° XXXVII des « Eglogues », l'édition des *Œuvres poétiques de André de Chénier* publiées en 1875 par Gabriel de Chénier (Lemerre, 3 vol. in-16, t. I, pp. 96-7) :

.....
*Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles
 Se baisent : pour s'aimer, les Dieux les firent belles.
 Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,
 Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
 Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente ;
 Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.
 L'une dit à sa sœur : « Ma sœur,*

En un tel lieu croissent l'orge et le millet ;

*L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,
 De ce réduit, peut-être, ignorent les détours.*

Viens, je te choisirai moi-même les grains que tu aimes, et mon bec s'entrelacera dans le tien...

L'autre a dit à sa sœur : Ma sœur, une fontaine coule dans ce bosquet... L'oie ni le canard n'en ont jamais souillé les eaux, ni leurs cris... Viens... nous y trouverons une boisson pure, et nous y baignerons notre tête et nos ailes... et mon bec ira polir ton plumage... Elles vont... Elles se promènent en roucoulant au bord de l'eau... Elles boivent, se baignent, mangent ; puis, sur un rameau, leurs becs s'entrelacent ; elles se polissent leur plumage l'une à l'autre.



*Le voyageur, passant en ces fraîches campagnes,
Dit : « Oh ! les beaux oiseaux ! oh ! les belles compagnes ! »
Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux ;
Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,
Dit : « Baisez, baisez-vous, colombes innocentes !
Vos cœurs sont doux et purs, et vos voix caressantes :
Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat ».*



J'arrête ici mes citations. Elles n'avaient, d'ailleurs, qu'un but : rapprocher, pour l'offrir en hommage à la grâce de Mademoiselle Valentine Artus, le souvenir des innocentes colombes de Chénier et de la jolie inconnue de Musset.

Il y a vingt ans, A. de Montaiglon dédiant à Madame S. B. l'élégante réimpression d'un autre poème de Chénier, *Suzanne*, plaçait en tête un sonnet d'envoi dont voici le dernier tercet :

.....
*Aussi, pour mon cadeau de fête,
Vous ai-je fait cette plaquette
Avec des vers d'André Chénier.*



Puis-je mieux faire que de reprendre pour mon compte ces vers de mon vieux et regretté maître ?

Votre bien dévoué,

F.B. (VIATOR).